

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Flouf!

"On n'a pas le choix"

AUN moment, le réalisateur trouve ça bizarre : « Tous les interlocuteurs que j'ai eus tout au long du film me disent qu'ils n'ont pas le choix. Les ouvriers n'ont pas le choix. Ceux qui vendent leurs entreprises aux fonds de pension n'ont pas le choix. Vous qui vendez des machines aux clients chinois et les formez à cette technologie, vous n'avez pas le choix. Est-ce qu'il y a quelqu'un quelque part qui a le choix ? » Ça se passe dans une petite vallée de Haute-Savoie, la vallée de l'Arve. Il y a deux siècles, les horlogers suisses faisaient fabriquer des rouages miniatures aux paysans. Savoir-faire, progrès technique, expansion : aujourd'hui, 12 000 salariés y produisent des pièces de haute précision pour automobiles, avions, armement et matériel médical, et la vallée de l'Arve est un des hauts lieux mondiaux du décolletage. Mais, ces trente dernières années, tout a changé. La mondialisation, bien sûr.

Grâce au film épatant de Gilles Perret, ce phénomène insaisissable prend une forme pré-

cise : pour la première fois, on le voit à travers les yeux d'un petit patron français. Fils d'agriculteur, Yves Bontaz, boule à zéro et voix à la Bourvil, est le pédégré d'une boîte de décolletage qui emploie 300 personnes dans la vallée. Et 300 autres

rence est devenue sauvage, il n'a pas eu le choix... Arguments connus : s'il n'avait pas ouvert ces deux usines à l'étranger, il aurait dû fermer à terme dans l'Arve ; certes, ces emplois échappent à la France, mais bon, aider les pays pauvres, c'est une



près de Prague, et encore 300 près de Shanghai (« Si mon père voyait ça ! », s'étonne-t-il, incrédule et ravi à la fois, devant son usine chinoise).

Et d'expliquer : une heure brute d'assemblage lui coûte 14 euros pour un salarié français, 4 euros pour un Tchèque, 1 euro pour un Chinois. Alors, quand, dans les années 90, la concu-

bonne action, non ? Et il serait fou de ne pas profiter du grand boom automobile chinois...

Mais quand le soir, autour d'un bon jambon de pays, il discute avec ses copains pédégrés décolleteurs, tous sexagénaires, richissimes et prêts à vendre leur boîte aux fonds de pension (si ce n'est déjà fait), on sent bien que ça ne tourne pas rond. On

va droit dans le mur, dit l'un. L'avance technologique nous sauve, mais pour combien de temps ? dit l'autre. On vend nous-mêmes notre technologie aux Chinois. Ils vont en construire, des bagnoles, par millions : sans nous ! On est trop chers ! Et les fonds de pension qui nous rachètent... ils ne connaissent pas l'industrie, leur seule logique est financière, ils finiront par nous couler. Si ça continue, demain, la France va crever de faim ! Pour rester compétitifs, faudrait supprimer les charges ! Supprimer le Code du travail ! Nous, les patrons, on est tous sous Temesta ! On souffre ! La mondialisation, c'est abominable ! Et on n'y peut rien !

Alors l'un d'eux essaie de les en convaincre : ils auraient dû rester petits, comme lui, avec ses 25 salariés. Rester à l'échelle familiale. Ils avaient le choix. Mais, par avidité et courte vue, ils ont voulu toujours plus. « Je vous plains, dit-il, parce que vous cherchez votre identité. » Ils se taisent.

Jean-Luc Porquet